

CHRISTIAN BAUDELOT

UNE GREFFE AMOUREUSE

TRAVERSE

SEUIL

UNE GREFFE AMOUREUSE

TRAVERSE

CHRISTIAN
BAUDELOT

UNE GREFFE AMOUREUSE

SEUIL

Ce livre est publié dans la collection
« Traverse »
dirigée par Ivan Jablonka

ISBN 978-2-02-162602-5

© Éditions du Seuil, octobre 2026

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle. Ce livre ne peut être reproduit ni utilisé à des fins d'entraînement de systèmes d'intelligence artificielle. La fouille de textes et de données est interdite conformément à l'article 4(3) de la directive (UE) 2019/790.

www.seuil.com

Nous avons vécu, Olga et moi, soixante ans ensemble. Soixante années de bonheur et d'amour.

Elle est décédée le 30 octobre 2022 d'un arrêt cardiaque.

Elle était d'origine russe. Elle a vécu toute son enfance et les premières années de son adolescence dans un milieu de Russes immigrés. Elle a appris le français à l'école et a beaucoup réfléchi sur sa propre identité. Elle tenait à parler de ses origines à ses enfants et petits-enfants ; d'où les nombreuses pages qu'elle a rédigées à leur intention, ainsi que les notes qu'elle a prises sur son parcours avec la maladie rénale qui a marqué sa vie.

Seize ans avant sa mort, je lui avais donné mon rein droit.

Cette transplantation nous a permis de prolonger une vie magnifique et, notamment, de visiter plus d'une vingtaine de pays aussi différents que l'Iran, le Brésil, l'Argentine, la Chine et la Russie. La greffe que nous avons partagée a donné un sens particulier à notre couple.

C'est aussi en sociologue que je l'analyse, à la lumière des évolutions sociales qui ont émaillé notre vie – émigration, école, famille, engagements politiques et professionnels, émancipation des femmes. Non pour donner la « recette » d'un couple qui dure, mais pour comprendre cette drôle de vie que nous avons eue, dans une société elle-même en mouvement.

18 décembre 1952

Marius Renard, jeune apprenti charpentier de 16 ans, tombe d'un échafaudage au troisième étage d'un immeuble de Beauvais. Chute de sept mètres. L'unique rein qu'il avait explose.

Transporté d'urgence à l'hôpital Necker à Paris, il est pris en charge par le professeur Michon et son service de néphrologie. Gilberte, sa mère, supplie les médecins de prendre un de ses reins pour le transplanter dans le corps de son fils. Comment a-t-elle pu connaître ce traitement qui n'avait encore jamais été pratiqué ? Elle avait vu l'année précédente au cinéma un film d'Yves Ciampi, *Un grand patron*, sorti en 1951, où Pierre Fresnay, chirurgien particulièrement novateur, réalisait à l'écran des opérations qui n'existaient pas encore : les transplantations rénales à partir d'un donneur vivant !

L'opération a lieu la nuit de Noël 1952, malgré les réticences du professeur Hamburger. Elle réussit. Le greffon fonctionne et Marius reprend des forces, mais le 16 janvier, le nouveau rein ne réagit plus et Marius meurt le 28 janvier de ce rejet. Immense déception dans l'ensemble du pays, et dans les médias ayant informé chaque jour des étapes successives de cette expérience entièrement nouvelle. Malgré la cruauté de cet échec, cette première greffe a ouvert la voie aux transplantations rénales en montrant qu'elles étaient possibles et bénéfiques[1].

1. Yvanie Caillé et Frank Martinez, *D'autres reins que les miens. Patients et médecins racontent l'aventure de la dialyse et de la greffe*, Paris, Le Cherche Midi, 2014.

La première greffe rénale au monde a donc été une greffe avec un donneur vivant, à l'initiative d'une mère pour sauver la vie de son fils.

« Bonne nuit, Cricri »

Mercredi 26 octobre 2022

Bonheur de retrouver aujourd'hui Olga à la maison, après plus de soixante jours d'hospitalisation dans quatre établissements différents. Comme un retour au port après une longue traversée. Sitôt arrivée, je la photographie sur le divan du salon et expédie le cliché à tous nos proches. Son sourire remplit de joie les destinataires du message, enfants, petits-enfants, ami·e·s, qui la manifestent aussitôt à coup d'émoticons et de SMS.

J'avais, pour l'accueillir, loué un fauteuil roulant, une chaise percée et disposé dans un vase sur la table basse un bouquet de fleurs roses et blanches.

Nous avons profité de ces journées pour renouer avec les petites joies simples : le jeudi, une balade en fauteuil roulant jusqu'à la place Saint-Sulpice, des discussions légères et des éclats de rire. Ce fut une évasion, une respiration pour Olga, qui savourait à nouveau le plaisir d'être chez elle, dans son quartier, entourée de monuments, de passants et de vie.

Cet après-midi-là, elle a repris goût à la vie, à la liberté, trop contente d'échapper aux contraintes de l'univers hospitalier et à son enfermement. On plaisante, on rigole. On parle de tout et de rien.

Samedi 29 octobre 2022

L'ambulance arrive à 17 heures. Je la conduis et l'aide à monter sur le fauteuil. Plusieurs coups de téléphone et SMS une

fois dans le centre de dialyse. On ne la branche à la machine qui doit laver son sang qu'à 19 heures. Elle avait oublié ses médicaments. Et moi aussi ! Elle me téléphone vers 22 h 30, pour me dire qu'on allait la débrancher. Autre appel une fois dans l'ambulance, « j'arrive ».

Je descends la chercher dans la rue. L'ambulance se gare près de la station de bus. Je l'aide à s'extraire du siège où elle était assise. Nous marchons bras dessus bras dessous jusqu'à la porte de l'immeuble. « La dialyse s'est très bien passée », me dit-elle, mais elle a beaucoup attendu. Pas de colère ou d'impatience, plutôt de la résignation. « C'est comme ça, il faut que je m'habitue. » On passe à la cuisine, je lui tends ses médicaments, lui sers un fond de verre de jus d'orange. On discute agréablement ensemble. De quoi ? J'ai oublié.

Je vais préparer la chambre, avec les bras d'un fauteuil en bonne position pour qu'elle puisse disposer d'un appui et se lever seule pour s'asseoir sur la chaise percée à portée. On se souhaite mutuellement une bonne nuit, avec beaucoup d'amour dans les voix et les regards. « Bonne nuit, Cricri », me dit-elle.

Vers 6 heures du matin, je suis réveillé par un bruit étrange qui provient de sa chambre. Je m'y précipite. Inconsciente, elle ne me reconnaît pas. Sa respiration est sifflante, hachée, courte et rapide. Elle donne l'impression d'étouffer et de chercher en vain de l'air qu'elle ne trouve pas. Je téléphone aussitôt au Samu dont le médecin identifie immédiatement, au rythme et au bruit qu'il entend, une embolie pulmonaire. Il me demande, en attendant qu'ils arrivent, de procéder à un massage cardiaque. Je m'y emploie avec la main droite, la gauche tenant toujours l'appareil téléphonique pour écouter les instructions du médecin. Les pompiers arrivent très vite, avec tout leur matériel. Ils me font sortir de la chambre dont ils referment la porte.